

Philippe Lançon, cinq ans après « Charlie » : « Les tueurs passent, la création continue »



Philippe Lançon à Paris, le 5 novembre 2018. (Denis ALLARD/REA)

Plusieurs fois récompensé pour son poignant récit « le Lambeau », l'écrivain et journaliste Philippe Lançon, rescapé du 7 janvier 2015, livre avec finesse son sentiment sur les années écoulées depuis l'attentat.

Propos recueillis par Caroline Michel-Aguirre et Maël Thierry

Publié le [07 janvier 2020 à 07h00](#)

Le 3 janvier, « le Lambeau » (prix Femina et prix spécial Renaudot 2018) est sorti en Livre de Poche. Qu'est-ce que le succès de ce livre vous a apporté que vous n'attendiez pas ? Et qu'est-ce que le livre a, d'après ce qu'ils vous en disent, apporté à ses nombreux lecteurs ?

« Le Lambeau » m'a apporté un succès paisible, des centaines de lettres, des échanges surprenants, des disques envoyés par des lecteurs musiciens ou mélomanes et la possibilité, pour la première fois de ma vie, de m'endetter pour acheter un appartement. Il m'a aussi permis de mieux comprendre ce que j'attends d'un récit, comme lecteur et comme auteur : un mélange de tension, d'introspection et de simplicité. Si je m'en tiens aux lettres reçues, l'histoire que je raconte est souvent devenue l'histoire personnelle, intime, de ceux qui l'ont lue.

Parmi eux, beaucoup de patients ou d'anciens patients, de soignants ou d'anciens soignants. Je viens encore d'apprendre qu'une lectrice, atteinte d'un cancer, avait donné mon prénom à sa potence hospitalière, un instrument avec lequel le patient ne cesse de se déplacer ! Je n'avais ni voulu ni prévu ces réactions, mais je m'en réjouis. Que peut-il arriver de mieux que d'être dépossédé de mon récit par ceux qui le lisent et, du même coup, qu'il aide à vivre ? Chaque lecteur éloigne et enrichit l'expérience de l'auteur.

Cela fait cinq ans que les frères Kouachi sont entrés dans les locaux de « Charlie Hebdo » pour y tuer douze personnes, le 7 janvier 2015. Comment vivez-vous les dates « anniversaires » ? Epreuvez-vous un besoin particulier de vous retrouver, à cette occasion ou à d'autres moments, avec les autres survivants ?

J'ai « célébré » cet anniversaire deux fois. Le 7 janvier 2016, j'étais en Normandie avec mon frère et deux amis proches, qui avaient fait partie du « premier cercle » à l'hôpital, le cercle de ceux qui s'étaient relayés dans ma chambre. Nous avons mangé des fruits de mer, ce qui, vu l'état de ma bouche, relevait pour moi du défi. Dans le restaurant où nous étions entrés par hasard, j'ai vu une affiche d'un dessinateur mort de « Charlie ». Le 7 janvier suivant, j'ai réuni chez moi tous les amis du « premier cercle ». On a mangé des crêpes. Ensuite, j'ai arrêté les anniversaires. Je n'ai participé à aucune cérémonie officielle. Je revois régulièrement certains survivants de « Charlie Hebdo », bien sûr, mais nos rencontres sont liées à l'amitié, au travail, bref, à la vie.

Que reste-t-il de l'élan de solidarité qui avait porté des millions de gens dans la rue pour clamer « Je suis Charlie » ? Vous avez écrit que la solidarité avait manqué au journal avant l'attentat et que Charlie était de nouveau seul. « Le monde oublie », avez-vous déploré...

Je ne l'ai pas déploré. Je l'ai constaté. Je ne porte aucun jugement sur cet oubli, qui me paraît conforme au sens de la vie, aussi tragique soit-il : ce qui ne relève pas de l'expérience intérieure d'un homme est assez vite oublié par lui. L'élan de solidarité du 11 janvier aurait-il dû et pu se traduire politiquement ? Il ne masquait, à mon avis, aucune « mystique républicaine » ni aucune pensée de derrière : les gens étaient simplement bouleversés par ces meurtres de dessinateurs, de policiers, de juifs... Ils ont montré qu'ils ne voulaient pas vivre dans un monde animé par une telle sauvagerie et, ajouterais-je, une telle bêtise. Quelle aurait pu être la traduction politique de cette vaste manifestation de spontanéité civilisée ? Je n'en sais rien.

A propos des frères K. (que vous ne nommez jamais), vous écrivez : « [Ils] ont essayé d'éteindre les lumières, avec et sans majuscule, en entrant puis en sortant. Ils ont failli réussir, mais ils ont tout de même oublié quelques lampes. » L'esprit de « Charlie » brille-t-il encore, quand on voit [les récentes polémiques sur les caricatures](#) publiées par ce titre sur des soldats français morts au Mali ou celle sur Macron et « La République islamique en marche » ?

Comme ils n'ont qu'à moitié réussi leur coup, les deux frères l'ont raté : « Charlie » continue. Catherine, Luz, Riss et moi-même avons publié des albums, des livres. Le journal est fragile, mais il s'est renouvelé. Les tueurs passent, la création continue. Pour moi, « être Charlie » signifie d'abord s'exprimer librement, par le dessin ou par les mots, au sein d'une équipe où l'on respire l'air de cette liberté. Et faire en sorte que celle-ci empêche ceux qui ont la chance d'en bénéficier de se prendre au sérieux ou de se soumettre aux injonctions et intimidations nées de l'air du temps.

Vous avez écrit : « Je n'ai pas cessé de compter les opérations comme je n'ai pas cessé de compter les attentats. » Ils ont été nombreux depuis janvier 2015 (Bataclan, Nice, Trèbes, Strasbourg...), et encore récemment ces attaques au couteau. La société s'est-elle habituée à vivre avec cette peur ?

J'ai écrit cela, mais je ne l'écrirais plus aujourd'hui, car j'ai cessé de compter. Je ne sais pas ce que veut dire « s'habituer à vivre » avec la peur d'un attentat. Soit on a vraiment peur, et on vit plutôt en s'habituant à ne pas s'habituer. Soit on n'a pas vraiment peur, parce que tout ça reste en réalité abstrait, et tant mieux, et là, bien sûr, on est habitué.

Partagez-vous les combats de [Zineb El Rhazoui](#), ancienne journaliste de « Charlie Hebdo », ou de Riss, l'actuel directeur, qui dénoncent le « fascisme islamique » et l'« islamo-gauchisme » d'une partie de la gauche qu'ils trouvent complaisante à l'égard de l'islam politique ?

Je comprends pourquoi ils mènent ces combats, car je sais d'où ils viennent, et je crois savoir ce qu'ils vivent. Je ne dirais pas que je ne les partage pas. Je dirais qu'ils ne m'appartiennent pas. Chacun est dans une situation particulière, c'est ça la liberté ! Bien sûr, j'ai du mépris pour ceux qui ont monté de petites usines à gaz intellectuelles contre « Charlie », après l'attentat, avec l'indécence et l'impatience qui caractérisent tant de militants et de prétendus penseurs. Ce sentiment ne me donne aucune compétence, mieux vaut me taire.

[Le Printemps républicain](#), lancé en 2016 par des personnalités issues de la gauche, se transforme en parti politique et revendique de faire vivre l'esprit « Charlie ». Que pensez-vous de leur démarche ?

Rien.

Plus généralement, que vous inspirent ces débats récurrents sur la laïcité dans la société française, comme encore récemment celui sur le port du voile ?

Ils m'ennuient, parce qu'ils sont captés par des groupes militants, d'un côté comme de l'autre. Quand je les entends, j'ai l'impression de regarder une pièce de Ionesco, sans l'humour de Ionesco.

Dans « le Lambeau », vous ne vous plaignez pas, vous ne vous révoltez pas. Vous prônez la résilience et la bienveillance. Avez-vous parfois le sentiment d'incarner une personnalité anachronique dans une époque où le sentiment victimaire semble l'emporter sur toute autre considération et où [Albert Camus, l'homme révolté, occupe la une des journaux](#) ?

Je ne crois vraiment pas incarner quoi que ce soit, et j'espère ne pas être trop anachronique ! Ma vie a croisé un événement qui, bien malgré moi, l'a déterminée. Je fais en sorte d'explorer ce phénomène avec le maximum d'intensité et de détachement, d'écrire à partir de l'expérience et de l'imagination qu'il m'a données. Quant à la bienveillance, si c'est effectivement un mot que j'emploie, il n'a pas pour moi le sens nunuche que certains lui donnent. C'est une bienveillance sans illusions, en connaissance de cause et de chagrin.

En mai 2020 s'ouvrira devant la cour d'assises spéciale de Paris le procès de quatorze personnes soupçonnées d'avoir apporté un soutien logistique aux auteurs de l'attentat de « Charlie ». Qu'attendez-vous de ce procès ?

Personnellement, pas grand-chose. Un procès établit un récit, selon un rituel socialement nécessaire, aussi pénible soit-il. J'ai eu la chance de pouvoir créer mon propre récit et de le partager avec les lecteurs. Dans l'immédiat, ça me suffit.

Votre dernier livre est intitulé : « Chroniques de l'homme d'avant ». Est-ce que le Philippe Lançon d'aujourd'hui arrive parfois à être heureux ? Cesse-t-on un jour de souffrir, dans son corps et dans sa tête ?

Je ne sais pas ce qu'est le bonheur. Et je ne crois pas qu'on cesse un jour d'éprouver de la souffrance. L'amour, l'amitié, la joie, le plaisir, l'écriture, les œuvres des autres, voilà ce qui me permet de vivre dans cette ignorance et dans cette habitude. Il m'est arrivé de belles choses depuis l'attentat, des choses plus belles que tout ce que j'aurais pu imaginer, mais je vis avec la sensation qu'à tout moment la vie peut me les retirer.

L'Obs

Propos recueillis par Caroline Michel-Aguirre et Maël Thierry